

DE QUELQUES ATTITUDES ET COUTUMES MERINA ⁽¹⁾

par

Georges RAMAMONJY

LA VISITE

Un Malgache venant en visite ne frappera pas toujours à la porte. Il avertira par un appel, et les occupants de la maison entendront de sa part, alors qu'il aura fait quelques pas seulement dans la cour, le cri de : « *Haody* (2) *tompoko ô...* » ou simplement : « ...*Haody ô* » suivant la considération que leur porte le visiteur. Cette demi-salutation prédisposera favorablement ceux que l'on vient voir. On entrevoit déjà ici la politesse qui domine les « coutumes de contact » malgaches.

Mais cela ne veut pas dire que l'avertissement par coups à la porte ait été inconnu des anciens Malgaches. Rien ne nous permet de le croire, du moins en ce qui concerne les Hovas (3) qui, au lieu d'habiter des huttes aux portes faites de branchages ou de jonc comme en voit en province, vivaient dans leurs *trano kotona*, cases construites en planches assemblées et couvertes de chaume, les portes étant faites également de planches assemblées. Peut-être les habitants d'une même maison, ou ceux qui, pour un motif ou un autre, avaient besoin de cacher leur venue — entre autres les sorciers, la nuit — frappaient-ils à la porte au lieu de crier. Les deux manières de s'annoncer ont d'ailleurs chacune leur nuance de politesse. Frapper à la porte a suscité l'expression figurée de : *Mandongom-baravana* signifiant : « demander en mariage », parce qu'on préfère venir discrètement à cette occasion, ne préjugant le résultat. Certains voient une supériorité dans l'aver-

(1) Les pages ci-contre sont extraites d'une mise au point plus étendue rédigée par l'auteur, de race merina, dans le but de faciliter aux Européens la compréhension de certaines particularités de comportement intervenant dans les contacts sociaux malgaches, particularités que tous ceux qui sont appelés à vivre dans la Grande Ile se doivent de connaître et d'interpréter correctement (*Ed.*).

(2) Le français : « Holà » rend mal : « *haody* », quoique les deux mots servent à peu près pour le même but. L'allure cavalière de celui-là s'oppose à une légère nuance de sympathie que renferme celui-ci.

(3) Hova est mis partout ici pour Merina (*Ed.*).

tissement par l'appel, soulignant que les visiteurs malgaches préfèrent faire entendre leurs voix connues des habitants de la maison. Sans nier la part de vérité que peut contenir cette manière de voir, il ne faut pas oublier une autre raison, celle de donner aux visités le temps de se préparer.

LE SERREMENT DE MAINS

Le serrement de mains est-il, lui aussi, d'origine étrangère ? Il est largement employé par les Hovas, alors qu'on le trouve rarement chez les autres tribus de l'île : un examen superficiel conclurait donc à la thèse de l'importation.

Un auteur étranger a dit que les Français aiment beaucoup le serrement de mains, mais que les Hovas sont encore pires sur ce chapitre. Toutefois si l'on se rappelle que les gestes traduisent des sentiments (sympathie et conciliation pour le serrement de mains), si l'on apprend à connaître les significations dont les Malgaches enrichissent cette pratique, on n'aura plus la tentation de condamner cette innocente coutume au nom de l'hygiène.

A la sympathie que les Européens veulent exprimer dans le serrement de mains, les Malgaches ajoutent des sentiments de soumission et de reconnaissance et une marque de consentement et d'engagement, d'où l'accomplissement du geste, non seulement au début et à la fin de l'entrevue, mais aussi au cours de la conversation elle-même. Votre interlocuteur malgache est-il, par exemple, touché de ce que vous venez de lui dire ? Spontanément, si toutefois il existe une certaine familiarité entre vous, il vous tendra la main en signe de joie et de reconnaissance. Veut-il prouver la confiance qu'il a en ce que vous lui dites ? Il vous répétera le même geste. D'égal à égal, on l'exigera même en disant : « *Raiso ary ny tanako* », « Serrons-nous donc la main ». Le serrement de mains est alors une marque d'engagement témoignant de la sincérité de la promesse faite par l'un, et la foi qu'y ajoute l'autre. Votre interlocuteur aura-t-il appris de vous une nouvelle qui lui fait plaisir ? Comme mû par un ressort, il recherchera votre main. Dans le cas de sentiments intenses, il nous arrive souvent de saisir des deux mains celle de l'interlocuteur. Une émotion encore plus grande se traduira par un baiser sur celle-ci, mais peut-être le geste a-t-il déjà perdu de sa couleur locale. Les Malgaches ont donné au cadeau de félicitations le nom de *Fandraisan-tanana*, serrement de mains.

Le serrement de mains sur lequel on se quitte n'est pas toujours le dernier de la journée. Une deuxième rencontre le même jour sera une occasion de renouveler le geste. On comprend sans peine l'empressement avec lequel les Malgaches ont adopté la coutume européenne de donner le poignet au lieu d'une main salie.

Nous avons vu qu'entre autres significations du geste de la part des Malgaches, se trouve la soumission : c'est pourquoi, à l'encontre des Européens, ils tendront la main à une personne plus âgée ou dont, pour une raison ou pour une autre, ils reconnaîtront la supériorité. Rappelons que les Mal-

gaches « mystiques » voient toujours en chaque Français un représentant plus ou moins direct de l'Administration française, elle-même remplaçante de leurs anciens rois et reines. Vous ne vous étonnerez donc pas de voir un Malgache — surtout s'il est de ceux qui sont les moins initiés aux mœurs françaises — vous donner la main. Ne repoussez pas cette main qui veut dire : « Je vous respecte, je recherche votre amitié. »

Le sujet abordé n'est peut-être pas épuisé du côté malgache ; mais une chose reste claire, c'est que les habitants de ce pays y ont mis plus de significations que ne l'ont fait les Européens. Et s'il est vrai que cette coutume n'est pas autochtone, l'évolution subie par sa signification est un intéressant sujet d'étude pour les sociologues et psychologues.

LES SALUTATIONS

Vous ne serez pas salué de la même manière par tous les Malgaches. Dans les villes, vos connaissances vous salueront à peu près comme on le fait en France : coup de chapeau avec un sourire, une poignée de mains que le Malgache s'empressera de rechercher aussitôt arrivé à distance.

Mais dans les provinces ce ne sera plus la même chose. Chacun vous saluera en disant : « *Bedzaoure* » (corruption de : « bonjour »), retirant en même temps sa calotte de jonc tressé. Votre auto roulerait-elle à une vitesse ne permettant d'en distinguer les occupants qu'on saluerait de la même manière ; ceci fait dire parfois à tort que les campagnards saluent la voiture. En réalité ils saluent les Européens connus ou inconnus. Or, tout le monde sait que ceux-ci ont été les premiers à utiliser des automobiles. Généralisant, les paysans persistent à croire qu'il n'y a que les Européens ou tout au moins des personnes de marque qui roulent en auto, et ils saluent sans penser à plus. Si les automobiles roulaient toujours toutes seules sur les routes, soyons bien assurés que nos campagnards ne bougeraient pas. Ils ne saluent pas les avions, sachant qu'on ne les voit pas de si haut, ils ne tiennent pas à faire de *politesse en l'air*...

Les Betsimisarakas et les Tanalas ont une manière toute spéciale de se saluer. Ils ne saluent certainement pas à leur façon les Européens, même ceux qui comprennent leurs idiomes, mais je reste persuadé qu'une description, suivie de quelques commentaires, de leurs pittoresques salutations ne déplaira pas aux lecteurs.

Il est de règle que le plus jeune salue ses parents ou ses aînés par : « *Akory lahaly ê...* », « Comment avez-vous passé la nuit ? ». Et l'on répond : « *Tsara be mia e rô, fa dia angareo ê ?* », « Très bien, et vous ? ». Puis s'engage un dialogue où les interlocuteurs rivalisent de zèle et de patience en racontant successivement où ils étaient, ce qu'ils ont fait et vu dans la journée. Celui qui a voyagé commencera sa narration par le premier jour de son voyage. De véritables discours, où celui qui écoute doit faire particulièrement attention, parce qu'il aura à répéter mot à mot ce qu'on lui aura raconté. Oublie-t-il quelque chose ? Son interlocuteur n'hésite pas à le corriger séance

tenante, et faute ou omission fera l'objet de petites moqueries de la part des tiers. Ces pratiques occupent une notable partie de la journée.

Ces tribus se distinguent encore des autres par ceci que les voyageurs venus d'ailleurs doivent être salués, fussent-ils plus jeunes. On leur dit : « *Finaritra ê... (4)* ». A quoi on répond par : « *iê...* », « Oui ».

A la deuxième salutation des Hovas au cours de la journée : « *Efa nahita anao tompoko* », « Je vous ai déjà vu », ou : « *Efa niarahaba anao tompoko* », « Je vous ai déjà salué, Monsieur, Madame », correspond, chez les Betsimisarakas, les Tanalas et les Antambahoakas, la formule : « *Akory angareo ambarakaly ê ?* », « Comment allez-vous depuis que nous nous sommes séparés ce matin, tout à l'heure ? », Comme précédemment, chacun raconte ce qu'il a vu et fait.

Comme ces gens perdent inutilement leur temps, direz-vous ! C'est possible en un sens, mais c'est là l'embryon d'une vie intellectuelle et morale. En effet, on s'habitue à raconter ce qu'on a réellement vu et fait sous peine d'être démenti d'une manière ou d'une autre au cours de la conversation. L'on entend parfois des gens interrompre les interlocuteurs par : « Pardon, comment se fait-il alors que vous avez dit ceci ou cela lors de notre salutation de ce matin ou tel autre jour ? ».

Si le geste d'ôter le couvre-chef n'est pas autochtone, il est assez largement utilisé par les Malgaches qui en ont enrichi la signification. Oter son chapeau pour saluer un supérieur a suscité chez nous l'expression : *mipao-tsatroka*, (tirer vivement le chapeau), ou simplement : *miala satroka* (ôter le chapeau), utilisée pour exprimer l'opportunité de ce qu'a fait ou de ce qu'a dit quelqu'un.

LA CONVERSATION

Nous voici au point où l'opposition entre les « coutumes de contact » est peut-être la plus frappante et pourrait provoquer le plus de malentendus. Il s'agit du déroulement de la conversation. Dès le début, votre interlocuteur

(4) *Finaritra* a deux significations différentes à première vue, mais identiques lorsqu'on examine les choses de plus près. Le sens le plus courant en est : « gai ». La racine *aritra* (supportable), dont dérive le mot, offre des variations sémantiques curieuses en ce sens que les préfixes et suffixes qui s'y joignent lui donnent des significations très différentes, voire opposées en apparence. Voici quelques-uns de ces dérivés : *maharitra*, adjectif, il signifie : patient, verbe, il veut dire : continuer de ; *miaritra*, supporter, souffrir. Remarquons la différence entre ce dernier sens et celui de : gai. Entre les deux, tel un trait d'union, se situe le verbe : *maharitra*, se guérir d'une maladie dont on a souffert et durant laquelle on a été patient (à rapprocher de l'anglais : patient, malade) pour redevenir : *finaritra* : gai, parce que : (de bonne santé), la signification secondaire du mot. C'est l'un et l'autre de ces deux sens que les Tanalas et Betsimisarakas évoquent dans leur salutation. Mais si l'on prend en considération la salutation qu'on adresse aux Andrianas (les nobles) « *Tsara va tompoko ô* », « Êtes-vous bien Monsieur, Madame ? » et celle que se font les Betsileos du Nord : « *Tsara madina va ?* » « Êtes-vous toujours bien ? » le second sens paraît l'emporter sur le premier, et invite à traduire « *finaritra labaly* ? » par : « Vous portez-vous bien ? » plutôt que : « Êtes-vous gai ? » Tout comme dans la première forme de salutation, on est tenu ici de raconter ce qu'on a fait et vu. Le récit est naturellement plus long pour celui qui a voyagé.

malgache risquera de vous lasser parce que, au lieu de vous entretenir immédiatement de l'objet de sa visite, il vous parlera d'abord de tout autre chose et en viendra par transition au vrai sujet. De l'importance de celui-ci dépendra la longueur de la circonlocution ; mais le moindre signe d'impatience de votre part l'abrègera. C'est ainsi que tel commerçant, venu une fois demander à crédit une balle de couverture à un fournisseur français, lui parla longuement, en guise de préambule, de l'hiver tout proche, des espoirs de récoltes de riz, de la rareté des commerçants dans son village, etc... Tout cela pour expliquer à son fournisseur que la vente des couvertures serait facile en raison d'un accroissement de la demande en face d'une offre faible, et qu'en conséquence, il lui serait facile de payer. Mais le fournisseur esquissa un mouvement d'impatience ; l'employé malgache qui servait d'interprète comprit et traduisit par la seule phrase : « Il désire une balle de couvertures payable à crédit. » Tout ce que ce client avait cherché à faire pendant cinq minutes était de préparer l'esprit de son interlocuteur à recevoir favorablement sa demande. Cette coutume de prendre des détours est heureusement en régression et même souvent abandonnée, du moins chez ceux qui habitent les villes.

Les Betsileos semblent l'avoir poussée plus loin encore, au point que la coutume a reçu des missionnaires catholiques le nom de : « coup de l'étrier ». Ce coup de déclenchement tardif est bien betsileo... C'est quand le Père monte à cheval, prêt à partir, que l'un ou l'autre se décidera à demander un remède, à réclamer un cadeau (5).

LE REGARD

Venons-en maintenant à une différence spécialement intéressante. Je veux parler du regard dans la conversation, lui aussi expressif de sentiments.

Un regard droit suppose un cœur droit : telle semble être la croyance des Européens. Elle laisse tacitement comprendre qu'un regard fuyant implique un esprit également fuyant, hypocrite. Ce n'est nullement vrai en ce qui concerne les Malgaches : la sincérité ou la fausseté de ce qu'ils disent se prouve par des signes autres que la direction du regard. Chez nous l'obliquité ne signifie pas plus une dissimulation que le regard droit n'est une marque de franchise. Dans le mensonge comme dans la vérité, un Malgache se gardera de fixer son interlocuteur, surtout s'il se sent inférieur, sous peine d'être taxé d'arrogance ou de bravade. Vous rencontrerez même des personnes qui, non seulement, détourneront leur regard de vos yeux, mais aussi vous présenteront le profil de leur visage en causant. Ne croyez pas que vous avez affaire à des impolis ou à des dissimulateurs. Ce sont seulement des gens chez qui la timidité est particulièrement développée... De nos jours, sous l'influence des Français, bien des Malgaches s'évertuent à soutenir le regard d'un plus âgé ou d'un supérieur en causant. Ils réussissent plus ou moins bien.

(5) Monographie du Betsileo, p. 500, du Rév. P. DUBOIS.

DEMANDER LE PASSAGE

En passant devant quelqu'un, connu ou non, et qu'il soit debout ou assis, un Malgache dira toujours « *Mbay lalana tompoko ê...* », « Veuillez me laisser passer Monsieur, Madame... » Devant un supérieur, s'il est de l'ancienne école, il se courbera en même temps et indiquera le sol de sa main droite tendue. Ici le *fanelren-tena*, « abaissement de soi » (6), que l'expression française de « modestie » rend mal, apparaît clairement : on se situe, par rapport à la personne devant qui on passe, au niveau du sol. Sur ce point, les Betsileos semblent aller plus loin. L'inférieur qui passe tout en disant : « *Mahafadia alo aho endriko, abako* », « Pardon ma mère, mon père », doit, d'une main, tirer vers le bas les cheveux de devant, et de l'autre indiquer le sol. Cela symbolise peut-être l'action de passer la tête touchant le sol, en signe d'abaissement. La politesse de cette tribu ne le cède en rien à celle des Hovas en plusieurs points. Les Tanalas indiquent le sol avec les deux mains. Rémuniscence de la marche à quatre pattes en signe de respect ?...

Mais tout ce qui vient d'être dit n'implique pas que le supérieur soit dispensé de marques de politesse. Certes, il ne se courbera pas, encore moins indiquera-t-il le sol de la main, mais il est tenu de dire : « *Mbay lalana tompoko ê...* » ou « *Aza fady tompoko* ». Ceci signifie « Pardon, que ce ne soit pas un tabou pour moi de passer devant vous », « Je ne veux pas vous fouler aux pieds ». Ne dire aucune de ces deux expressions donne l'apparence de fouler aux pieds la personne devant qui on passe, et fait comparer au bœuf celui qui s'en est rendu coupable « *Mandalo olona tsy manao mbay lalana toa omby* », littéralement : Passer devant quelqu'un sans demander le passage comme fait un bœuf. Même à l'égard des inférieurs, on n'agit pas ainsi.

Cette importance de la démarche a donné naissance à des expressions figurées telles que : *manitsaka* (litt. : fouler aux pieds) qui veut dire : « se montrer fier », *manitsakitsa-bady* « mener une vie adultère » (7), *bory tongotra* (litt. : aux pieds coupés), « celui qui est privé des moyens de sortir », *lava tongotra* (litt. : aux longs pieds), « celui qui aime sortir », etc...

Par exception, au marché, personne n'est tenu de se conformer à ces règles de politesse. Seuls, les *mpiasa be vonton'anatra* (litt. : naïfs saturés de conseils) les y observeront, et deviendront le sujet de moquerie. Quelle en est la raison ? Elle semble bien simple : il y a trop de monde au marché et il s'y fait trop de mouvements de va-et-vient. Il faut se rappeler qu'à la différence des salutations qui s'adressent seulement entre connaissances, et une seule fois dans la journée, le « *mbay lalana* » se dit à tout le monde et se répète à chaque occasion.

Lors du *kabary* (discours officiel ou civil tenu en public) et dans les réunions religieuses, il y a beaucoup de monde aussi, mais les mouvements

(6) Humilité (Ed.).

(7) Fouler sa femme aux pieds (Ed.).

sont rares. On y est donc tenu d'adresser les paroles de politesse, mais à voix basse bien entendu.

Tandis que je saluerai quelqu'un qui ne me voit pas, je ne dirai pas : « *mbay lalana* » à celui qui me tourne le dos. Il faut que la personne me voie pour que je m'exécute. L'inverse serait contre les bonnes manières et même risible.

SUPPLICATION

Celui qui demande pardon ou sollicite une faveur dira parfois : « *Lelafiko ny faladianao* », « Je lèche la plante de vos pieds ». La grandeur de l'humiliation qu'on s'impose alors saute aux yeux, quoique le geste s'exprime plus qu'il ne se fait. Une fois de plus, nous sommes en présence d'un cas de similitude entre les conceptions françaises et malgaches (8). L'humiliation est certes moins marquée dans l'expression antique : « Embrasser le genou », mais la ressemblance entre l'image et la signification ne retient pas moins notre attention. Il arrive quelquefois que le geste est réalisé. On saisit le pied dont on cherche à embrasser la plante ou le bout de la chaussure. On fait alors, on ne peut plus, preuve de modestie. Le cas est d'ailleurs rare et tend à le devenir de plus en plus. Il se présente lors de fortes émotions causées par un désir intense d'obtenir ce qu'on veut. Une seule fois, l'auteur eut un jour l'occasion d'en être témoin. C'était chez un négociant à Fianarantsoa ; alors que ce monsieur était absorbé dans son travail, quel ne fut pas son ahurissement lorsque fit irruption dans son bureau un homme en sanglots et qui, se jetant vivement à ses pieds, saisit ses souliers dont il lécha l'extrémité tout en criant « Pardon »... Il s'agissait d'un charretier qui devait lui livrer ses balles de tissus mouillées en cours de route lors d'un fort orage, la grêle ayant troué les nattes de ses charrettes. Bien que le geste devienne de plus en plus rare, l'expression *Milela-paladia* demeure toujours en usage comme signe de très grande humiliation. Si un Malgache vous la dit ou l'écrit, sachez qu'il fait preuve de grande modestie, mais évidemment pour obtenir ce qu'il désire.

APPEL

Les Malgaches, appelant avec la main, tendent le bras et le ramènent à la hanche, la paume de la main, au contraire de ce qui se fait en France, tournée vers le sol. C'est plus pratique mais moins élégant. Ce geste tient plus à une raison de commodité qu'à toute autre, la preuve en est qu'on s'abstient de le faire dès que la personne est assez proche pour entendre clairement l'appel.

(8) Voici à titre de curiosité deux proverbes qui sont ainsi à la ressemblance l'un de l'autre dans les deux langues : « Tomber de Charybde en Scylla » correspond tout juste à : *Hiakatra lanin'ny voay, hidina lanin'ny mamba*, lit. « Qu'on remonte le cours d'eau, on sera dévoré par le crocodile, qu'on le redescende, on sera happé par le caïman. »

APPLAUDISSEMENT

Au spectacle, vous applaudirez les deux mains en croix, les doigts légèrement recourbés. Un Malgache applaudira les doigts des deux mains étendus et parallèles.

GESTES DES LÈVRES

Un geste que les Malgaches font au détriment de l'élégance consiste à allonger la lèvre inférieure, parfois les deux ensemble, pour indiquer un objet.

L'expression : *Manondro molotra*, littéralement : indiquer avec les lèvres, signifie : faire des reproches ou se moquer de quelqu'un qui a fait du mal, ou simplement qui n'a pas agi comme il aurait dû. La signification de l'expression nous invite à y chercher l'origine du geste même. Les lèvres se meuvent beaucoup plus discrètement et plus vite que les mains. Or, quand on parle de quelqu'un, on ne tient pas à ce qu'il le sache en l'indiquant de la main. Il reste toutefois vrai que nous indiquons aussi des lèvres des objets, voire des gens à qui on n'a rien à cacher. Mais ce geste disparaît lentement et sûrement pour faire place à des mouvements de la tête.

FAÇON DE COMPTER AVEC LES DOIGTS

Pour compter avec les doigts, un Européen lèvera un à un les doigts de la main gauche préalablement repliée. C'est bien visible quoique un peu malaisé à faire. Le Malgache procède en sens inverse en couchant un à un les doigts qu'il touchera successivement avec l'index droit. Les mouvements des doigts sont plus faciles, mais moins visibles à l'interlocuteur.

GOUT ET DÉGOUT

Indiquons maintenant quelques gestes particuliers au Malgache pour exprimer le goût et le dégoût qu'il a d'un aliment. Veut-il montrer qu'il aime bien un gâteau ou une friandise par exemple ? Il fera avec la bouche une longue aspiration, de manière que le bout de la langue touche les incisives inférieures ; alors l'air, fortement aspiré, produira un sifflement. Le tout sera terminé par un petit bruit sec de la langue collée contre les alvéoles et détachée vivement. En même temps, on indique avec la main le chemin suivi par les aliments à partir du gosier jusqu'au milieu de la poitrine.

Veut-on, au contraire, exprimer un sentiment de dégoût ? On simulera un vomissement, ou on fera semblant de cracher en faisant entendre le bruit caractéristique des lèvres qu'on fait à cette occasion. Ces deux gestes sont accomplis plus souvent par les femmes que par les hommes, ces derniers s'adonnant beaucoup moins aux actes symboliques. C'est ainsi qu'on verra une femme malgache faire semblant de cracher pour marquer le dégoût qu'elle a de quelqu'un.

ÉTONNEMENT

Etonné, le Malgache porte le poing à la bouche qu'il ouvre largement, exactement ce que font les Européens quand ils bâillent.

PUNITION

S'il est un geste qui ne semble pas bien cadrer avec la signification qu'on lui donne, c'est celui de toucher le coude gauche avec la main droite pour avertir ou pour faire comprendre à quelqu'un qu'il encourrait un danger, un malheur s'il faisait telle ou telle chose. Souvent, ce geste est accompagné de la parole : « *Mandray ny kiho* », littéralement : « toucher le coude » ; mais même sans parole, on le comprend aussitôt aussi. Le geste est anodin, mais sa signification pleine de sérieux. D'où vient un tel contraste ? D'aucuns veulent y voir, en esquisse, le geste de celui qui s'est cassé l'avant-bras. Seulement, on ne voit pas bien pourquoi cette fracture serait plus grave, plus préjudiciable et plus digne d'attention que celle des autres parties du corps. L'image qui a donné naissance à ce geste et à cette expression reste à découvrir. Je proposerais de rechercher son origine dans le *tanana ivoho*, littéralement : les mains derrière le dos. Il s'agit d'une ancienne coutume de châtiment corporel utilisée par le gouvernement malgache. Les mains étaient liées derrière le dos ; la ligature se faisait sur les avant-bras, et les mains pouvaient saisir les coudes opposés où elles se cramponnaient pour atténuer la douleur. Le *tanana ivoho* était un double martyr parce que, douloureux par lui-même, il empêchait en outre le patient de se protéger contre les coups des méchants gardiens. Mais l'image difficile à reproduire ne répondait pas aux exigences des « gestes de contact ». Tout comme celle des différents langages, cette image devrait être bien visible, pratique et d'exécution facile. Il fallait dès lors la simplifier à l'extrême : une main touchant l'autre coude sur le devant.

SUR L'ABONDANCE

Voici maintenant une autre expression : *Dakam-potsiny*, ce qui veut être littéralement : on se contente de donner des coups de pieds. Ainsi que nous le croyons, elle représente un geste du pied, mais un geste qui de nos jours a disparu dans la conversation. Sa vraie signification est : en grande quantité. L'explication semble être que jadis le riz se vendait dans des paniers rangés sur l'esplanade du marché (c'est d'ailleurs ce que l'on peut voir encore dans les marchés de nos campagnes) : au moment de la récolte, il y a tellement de riz que, pour en demander le prix, on reste debout et on touche légèrement le panier avec le bout du pied au lieu de s'accroupir et de le saisir comme on fait en temps de pénurie.

MANIFESTATION DE JOIE

Une grande joie fait lever les deux mains qu'on tourne et retourne vivement et continuellement, les doigts étant tendus et largement écartés les uns des autres. L'intention première était peut-être de faire participer les autres à sa joie, car ce geste a quelque chose de pittoresque et d'agréable à voir, surtout s'il est exécuté par plusieurs personnes en même temps. Il a peut-être son origine dans les mouvements d'ensemble exécutés notamment par les enfants lors des fêtes.

MANIÈRE DE RECEVOIR

La politesse malgache veut que celui qui reçoit un présent tende ses deux mains ouvertes et jointes. S'agit-il, comme on l'a insinué sans beaucoup de réflexion, du désir d'influencer le donateur ? Non... C'est là un simple geste de déférence. Symbolisant les prières tant soit peu utilitaires des Malgaches, il se fait aussi dans les rites religieux avec cette différence qu'ici, on lève et baisse les mains tout en disant : « *Masina... Masina...* ». Ce faisant, on sait bien que ni Dieu ni les ancêtres, alors implorés, ne mettront rien dans ces mains qu'on leur présente. Mais pourquoi les deux mains jointes, voire même le chapeau tendu ? J'ai comme voisine à l'église une vieille femme qui se fait toujours placer dans ses mains jointes et ouvertes le gobelet de vin et le pain eucharistiques. Son intention est claire : respect des choses saintes et non sollicitation obséquieuse. Et c'est d'ailleurs ainsi pour tous les Malgaches qui reçoivent avec les deux mains ou le chapeau. Voici un proverbe à l'appui de cette interprétation : *Ny voky tsy mahaleo ny tsaroana*, ce n'est pas d'être rassasié qui importe, mais de savoir qu'on n'a pas été oublié, en d'autres termes, la signification du don ne dépend pas de son importance. Le geste des deux mains tendues est donc bien une marque de politesse. C'est pourquoi il est pratiqué aussi bien dans le cas d'un cadeau que dans celui d'une rémunération.

ÉMOTIONS

Violamment surpris, les Malgaches crachent légèrement ou font semblant de cracher sur leur cœur. Ils savent depuis toujours qu'une surprise agréable ou désagréable active la circulation du sang et les battements du cœur. Ainsi dit-on : *Ny fo ranomafana*, le cœur est comme de l'eau chaude, sous-entendu : quand il est envahi par la colère. Il est donc bon d'en diminuer la chaleur en y versant de l'eau froide, ici figurée par la salive. Surprenez un Malgache en lui frappant sur l'épaule et en poussant un cri : une fois sur quatre, vous le verrez faire ce petit geste.

AU REPAS

Vous voici « à table », ou, mieux, mangeant chez des Malgaches ; en effet, c'est surtout dans les villes que vous mangerez assis à une table ; dans les petits hameaux des campagnes, l'on n'a bien souvent ni table ni couverts complets. Mais que cela ne vous décourage pas. En même temps que vous aurez l'occasion d'un changement, vous ferez plaisir à vos hôtes malgaches en leur montrant que vous n'avez nullement l'intention de mépriser leurs *foimbun-drazana*, « coutumes des ancêtres ». On vous invitera à vous accroupir autour d'une natte déroulée à cette occasion. Cette nappe d'un genre nouveau s'appelle *fandambanana*. Elle est généralement propre : secouée, ou même lavée avec un chiffon mouillé après chaque repas. Poser le pied sur le *fandambanana*, c'est faire montre d'impolitesse grave. Sa place est dans un coin où on l'appuie contre le mur après l'avoir enroulée. Les Tanalas et Antambahoakas la placent sur une étagère faite de branches entrelacées.

Chez les Hovas, la famille mange en communauté autour du *fandambanana*. Par contre, chez les Betsimisaraka et Tanalas, qui semblent rompre avec le matriarcat, le père et les hommes se font servir à part au *tengantrano* (9), la place d'honneur se trouvant au Nord du foyer, alors que les femmes et les enfants se rangent à l'extrémité Sud de la pièce. Un des enfants ou une femme se lève de temps à autre et regarde si un de ces messieurs a vidé son assiette ou la feuille de bananier qui en tient lieu, pour la remplir de nouveau.

Lors des repas, un échange de prévenances touchant se déroule chez ces tribus. Retirant le riz ou le manioc de la marmite, la mère de famille remplit tout d'abord l'assiette de son mari. Elle n'en met que très peu dans la sienne et celles de ses enfants, espérant que celui-là ne mangera pas tout (pratique connue sous le nom de *Manambina*) (10), ce qui, en effet, n'arrive jamais. Un homme qui viderait son assiette sera traité de gourmand et d'égoïste. La femme bara ira encore plus loin. Non seulement, elle laisse son époux manger le premier, mais aussi elle prend soin d'éventer son riz jusqu'à ce qu'il soit à la température voulue. Ce sont là de bons offices inconnus des Hovas qui préfèrent s'en tenir à leur : *Ny miara-mihinana no mahafaly*, manger ensemble fait plaisir.

Remarquez ce raffinement de politesse de vos hôtes betsileos : une famille vous sert de la volaille (un plat recherché chez les Malgaches) et vous lui dites merci de s'être mise en frais pour vous. Alors, le père ou la mère minimisera la chose et vous répondra presque inmanquablement : « Mangez sans façon, c'est une volaille que les enfants ont élevée (sous-entendu : elle ne nous a pas coûté cher). D'ailleurs, nous avions l'intention de la tuer pour nous. » Chez les Hovas, la chose se passe d'une façon un peu différente.

(9) Corruption de : *tena trano*, la vraie pièce.

(10) Les Hovas disent plus correctement : *mamela ambiny* ou *manisa*.

Avant la préparation du repas, l'invité dit : « Ne vous dérangez pas pour moi. » Ce à quoi on répond : « Bien sûr : on vous servira ce que nous mangeons à l'ordinaire. » Mais cela se dit plus qu'il ne se fait. En réalité, on se dérange selon l'égard qu'on a pour ses invités. Alors, ces derniers, remarquant l'empressement, disent en prenant place autour de la table ou du *fandambanana* : « Oh ! comme vous vous êtes dérangés pour nous... » Mais ici, à la différence de la famille betsileo qui dit : « Nous voulions tuer cette volaille pour nous-mêmes », on ne répond rien, ou on improvise des réponses évasives, sans toutefois laisser entendre que c'est là l'ordinaire du menu. Le silence contredit intentionnellement le : « On vous servira ce que nous mangeons d'habitude » dit lors de l'invitation. L'échange de politesse sera encore plus caractéristique à l'issue du repas quand, répondant aux remerciements de l'invité, la maîtresse de la maison prononcera le bain-teny : *Mahandro takatra izahay ka izay takatry ny ananana no nalao* (11).

Ce mot de *takatra* est un homonyme du participe passé *takatra*, qu'on a pu atteindre... Le bain-teny fait ainsi un jeu de mots qui veut dire : « Nous avons fait cuire ce que nos moyens nous l'ont permis. » Les deux races ont donc chacune leur forme de politesse sur ce point. Les Betsileos ayant annoncé qu'ils avaient l'intention de s'offrir la volaille qu'ils vous présentaient, et les Hovas ayant déclaré qu'ils ne pourraient vous servir que leur menu de tous les jours, ont les uns et les autres inventé ce mensonge sans lequel il n'y a pas de politesse.

Nous n'achèverons pas ce chapitre sans donner quelques indications sur un repas auquel vous pourriez être invité dans les villes. Il s'agit du dîner de fiançailles appelé *Fiantranoana* (littéralement, action d'entrer dans la maison) ou *Fanateram-bodiondry* (la remise du *vodiondry*) (12). Avant le repas même se déroulera le rite du mariage selon la coutume malgache, le mariage religieux étant célébré de la même manière qu'en France. Si c'est la fiancée qui vous a invité, vous serez tenu de venir avant que ne paraissent le fiancé et sa suite.

Dans le cas contraire, vous arriverez en même temps que le fiancé. Lorsque chacun se trouve installé, et avant que le service commence, vous aurez à écouter les représentants des deux familles qui se livreront à un

(11) Le *takatra* est un échassier ressemblant au héron, mais de couleur marron foncé : sa chair de qualité inférieure en fait un mets peu recherché. C'est le *Scopus umbretta* (Ed.).

(12) Le *vodiondry* est l'arrière-train du mouton. Cette partie de l'animal ou de la volaille, plus estimée que les autres, se donne en signe de respect aux parents et rois. Le roi Ralambo aurait imposé cette coutume quand le bœuf devint viande de boucherie. Au *fiantranoana* le *vodiondry* est représenté par une somme d'argent selon la fortune du fiancé. Les parents de la jeune fille, en le recevant, donnent leur accord final au sujet du mariage. Rappelons que les invités n'ont aucun cadeau à donner lors des fiançailles. Le jour du mariage seulement si vous étiez invité, vous donneriez quelque chose. Ce jour-là, si vous préférez donner de l'argent, ne le donnez pas en chiffre rond : remettez, par exemple, 201 ou 205 francs pour souhaiter la postérité au nouveau mariage. C'est un autre aspect de la magie imitative où les deux époux sont représentés par le chiffre rond et les enfants par le surplus.

véritable duel oratoire toujours très long (parfois une heure et demie) au cours duquel ils rivaliseront de talent en développant quatre ou cinq sujets conventionnels. Ces discours vous paraîtront d'autant plus longs que vous les comprendrez moins et que vous vous trouverez en appétit ; par précaution, munissez-vous de quelques biscuits à croquer discrètement. Plus tard, quand vous serez plus familiarisé avec le malgache, vous prendrez un réel plaisir à ces débats où proverbes et *hain-teny* et jeu de mots s'entremêlent en guirlandes des plus réjouissantes. Les discours de fiançailles sont une coutume qui durera probablement autant que la langue malgache elle-même.

Le repas fini, les Malgaches, les femmes surtout, déplient un mouchoir propre pour en envelopper quelques-uns des gâteaux qu'on leur a servis. On les destine aux enfants qui ne manqueront pas de les réclamer au retour à la maison, car « il n'est pas bon que, revenant de Namehana, on n'en rapporte pas d'oranges aux enfants » (13).

Si, actuellement, cette coutume se perd, c'est qu'on la voit sous l'angle défavorable de l'égoïsme et de la gourmandise. Comment pourrait-il en être autrement puisque les Européens ne la pratiquent pas, et qu'en outre certains convives se servent trop largement sans se soucier des autres invités ?

La coutume dont nous parlons est la continuation du *tolotra* qui consistait, jadis, en une distribution faite aux invités, à l'issue du repas, de morceaux de viande enveloppés dans des feuilles de bananier. Refuser le *tolotra*, ce qui arrivait fort rarement d'ailleurs, était considéré comme une marque de fierté, ou une preuve qu'on n'avait pas estimé le menu. On acceptait donc avec plaisir l'offre de l'amphytrion et on le quittait en disant : « Nous vous remercions, car non seulement nous sommes rassasiés, mais aussi nous en emportons (14). »

Générosité de l'hôte, pensée à ceux qui sont restés à la maison, témoignage de goût pour ce qui a été servi, tel est le triple aspect sous lequel se présente le *tolotra*.

De nos jours, le premier aspect semble effacé, car les convives emportent les gâteaux sans y être expressément invités. Néanmoins, les hôtes attendris les regardent faire avec plaisir et y trouvent un nouveau témoignage indirect de satisfaction.

Comme en France, un bal clôture la cérémonie. En dansant, certains Malgaches s'évertuent à imiter les Français et se livrent à la conversation. Mais la plupart des cavaliers et cavalières restent silencieux. N'en croyez pas qu'ils sont moins heureux de danser avec vous.

MANIÈRE DE SE COUCHER

S'il doit dormir dans la même pièce que vous, un Malgache refusera

(13) Proverbe : *Tsy tsara raha malaza ho tany Namehana nefa tsy milondra voasary ho an-jaza.*

(14) H. RANDZAVOLA donne, pages 46 et 47 du *Fomba Malgasy*, une explication complète du *tolotra*.

certainement d'étendre les pieds dans votre direction. Cette position est qualifiée de *Manidakamandry* (littéralement : donner des coups de pieds en dormant). Un supérieur, lui-même, l'évitera. Les gens les plus attentionnés prennent ces précautions même si l'aîné, à plus forte raison les parents, dort dans une autre pièce. Ne protestez donc pas si votre hôte ou voyageur malgache, au moment du coucher, prend des dispositions dont la raison vous échappera. Laissez-le faire : c'est la condition pour qu'il dorme tranquille.

LA CIRCONCISION

En saison froide, les Malgaches circoncisent leurs petits garçons. Cette coutume a perdu les complications rituelles qui l'accompagnaient jadis, et de ce fait, nous n'en aurions pas parlé sans certains usages qui subsistent et dont vous pourriez être témoin.

L'origine de la circoncision malgache se perd dans la nuit des temps. Ceux qui lui assignent une provenance juive ou arabe devraient établir le parallèle, non seulement entre les rites, mais aussi entre les causes des circoncisions juive, arabe et malgache. Quoi qu'il en soit, si cette coutume n'est pas autochtone, seule une raison majeure a pu l'imposer aux Malgaches. Il y a lieu, en effet, de prendre en considération les trois points essentiels suivants :

— Les Malgaches n'adoptent pas volontiers ces innovations, à plus forte raison celles qui, comme la circoncision, font subir au corps une ablation dont on n'attend pas d'avantage matériel en même temps qu'elles peuvent être cause d'accident et de maléfices motivant des rites exorcistes. L'empressement avec lequel ils ont adopté l'habillement et le logement européens ne doit pas nous tromper ; ni le caractère esthétique de celui-là, ni la commodité de celui-ci ne contrevient aux opinions religieuses et l'adoption s'est faite sans difficulté. D'ailleurs, on ne construit pas de nos jours une maison, si moderne qu'elle soit, sans suivre certains rites conformes aux mœurs anciennes. L'introduction relativement facile du christianisme tient à de multiples causes dont l'explication nécessiterait de longues pages. Citons, entre autres, le fait que cette religion, déjà si prenante par elle-même, ne diffère pas du tout au tout des opinions religieuses de nos ancêtres. Sa doctrine monothéiste trouve son écho dans le substrat de la croyance des Malgaches en Andriamanitra Andriananahary (Dieu Créateur). Mais il y a mieux : l'idée d'un fils de Dieu se retrouve dans des légendes probablement très anciennes.

— Il ne faut, d'autre part, pas perdre de vue l'aversion — déjà indiquée précédemment — que les Malgaches ont à voir détacher, pour une raison ou une autre, une partie de leur corps. La crainte de la sorcellerie et le caractère sacré qu'ils attribuent à tout fragment, si minime soit-il, du corps, leur font répugner à une telle pratique. Obligés de s'y soumettre, ils avalent, avec des morceaux de viande, les premiers cheveux coupés du bébé, et,

enveloppé de banane, le prépuce du petit garçon qu'on vient de circoncire. Il n'est pas jusqu'à la coupe des ongles qui ne soit entourée d'interdits.

— Malgré tout cela, la coutume de la circoncision est fortement ancrée dans l'île, et rien ne permet d'en prévoir la disparition. Son instauration, si instauration il y a eu, date certainement de longtemps.

Aussi, par certaines nuits d'hiver, vos voisins malgaches vous empêcheront-ils peut-être de bien dormir avec leurs chants et leurs vivats accompagnés de sons de tambour et de flûte : sachez qu'une circoncision doit être pratiquée le lendemain à la pointe du jour. Dans les villages, les réjouissances prennent un caractère plus moderne ; on donne un bal ou un dîner auxquels vous pourriez même être invité. Certains rites néanmoins subsistent, entre autres, l'avalement sans mastication du prépuce. Cette pratique vous semblera d'autant plus repoussante que peut-être vous croirez y voir un vestige de cannibalisme. Mais votre croyance n'est pas fondée, car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, cet usage a pour cause première l'affection pour l'enfant qu'on veut dérober à la sorcellerie. Mais remarquez les trois aspects différents sous lesquels se présente successivement cette affection, évolution qui a d'ailleurs permis à la pratique de résister au choc du christianisme. La peur d'un ensorcellement par magie contagieuse a d'abord fait place à une raison moins païenne qui fait avaler le prépuce pour ne pas jeter ni enterrer cette partie du cher petit et de se constituer ainsi, quelque peu, son tombeau, son protecteur. Lors du *famadihana*, retournement des morts, on prend bien garde à ce que le moindre morceau des restes mortels soit mis dans le linceul. Bien que ce dernier motif, voire même le premier, ait encore droit de cité dans certains milieux, l'opinion maintenant la plus courante est qu'on avale le prépuce en signe du désir qu'on a de s'unir à l'enfant, de ne faire qu'un avec lui (15). Il en résulte que cet acte n'est plus réservé au père et au patriarche ; tout autre homme de la famille, désireux de fortifier l'alliance avec la famille de l'enfant, accepte cette petite peine.

L'ENTERREMENT

Calmes devant la mort, les Malgaches, surtout les femmes, font preuve de grande émotivité à la perte d'un être cher. Celles-ci poussent des cris qui sont particulièrement forts quand on descend le corps dans le tombeau. Elles entretiennent leurs sanglots en évoquant le malheur qui les attend du fait de cette mort et en rappelant de chers souvenirs du défunt. Plusieurs jours après l'enterrement, quoique moins fortement, elles continuent de pleurer le matin et le soir, mais surtout le matin. D'où ceci vient-il ? Comment se fait-il qu'on se rappelle plus le cher disparu le matin ? C'est que le contraste

(15) Cf. le *fati-dra*, serment du sang, fraternisation artificielle où les deux intéressés prennent publiquement quelques gouttes de sang, l'un de l'autre, en se jurant amour et fidélité pour le reste de leur vie.

est alors très vif ; tout à l'heure on était couché et dormait, on était un peu comme l'être cher qui gît là, immobile sur son lit de mort ou dans la tombe. Mais tandis qu'on s'est réveillé et s'est levé pour ses occupations journalières, lui, il ne le peut ; il ne bouge pas ou il est absent. Le sentiment de cette différence a fait donner aux morts l'appellation de : *Ny maraina tsy mba mifoha* (16), « ceux qui ne se lèvent pas le matin ».

Hormis les discours officiels que faisait le souverain ou ses représentants, les *kabary am-panambadiana* (discours de mariage ou plus exactement : de fiançailles, page 193) et *kabary am-paty* (discours funéraires) trouvaient le plus de faveur auprès du public. Actuellement en Imerina, l'oraison funèbre n'est plus aussi longue qu'avant. Par contre, elle continue de dominer la cérémonie chez les Betsileos. Comme au discours du mariage même, les orateurs y cherchent à exhiber leurs talents. L'auditeur betsileo n'hésite pas à crier : « *Alavoy io* », « Jetez-le par terre », contre celui qui se montre incapable.

La question d'abandonner ou de conserver le *famadihana*, retournement des morts, met aux prises bien des chrétiens. Pour le moment, cette coutume n'est pas encore près de tomber en désuétude, bien qu'elle revête un caractère moins solennel et moins païen qu'auparavant. Vous ne manquerez pas, en saison sèche, de voir sur les routes des groupes de gens marchant, dansant et chantant devant un cercueil arboré du drapeau tricolore. Ce sont les *mpamadika* (exhumateurs). Ils sont généralement si nombreux que la circulation s'en trouve gênée. La croyance en un petit droit qu'ils s'attribuent à cette occasion leur fait prendre la route dans toute sa largeur. Mais le premier coup de klaxon les fera se ranger pour vous donner passage.

(16) Il y a beaucoup de chance pour que cette tournure quasi poétique échappe à ceux qui apprennent le malgache. *Ny maraina* ici n'est pas le sujet du verbe : *tsy mifoha* ; il est plutôt le complément. Normalement construite, la phrase devrait prendre cette forme : *Tsy mba mifoha (izy) ny maraina*, ils ne se lèvent pas le matin. Mais alors la différence de conception saute aux yeux. La conception « nominale » contenue dans celle-là qui sert d'appellation a totalement disparu dans la tournure « verbale » de la deuxième.